Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 61 (2013)

Artikel: Regard sur l'inventaire : une petite bête qui monte... et qui augmente
Autor: Chappaz, Jean-Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728054

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Regard sur l'inventaire : une petite bête qui monte… et qui augmente

JEAN-LUC CHAPPAZ

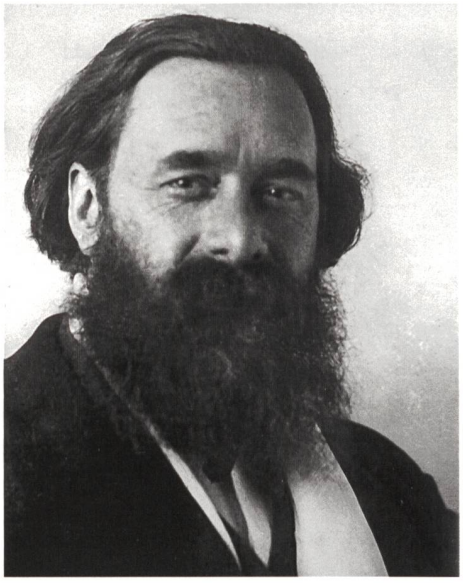
L'ÉTUDE DES INVENTAIRES ANCIENS – ET CELLE DE LEUR DOCUMENTATION – PERMET BIEN SOUVENT DE RETROUVER L'ORIGINE DE QUELQUES OBJETS, VOIRE DE PLAIDER EN FAVEUR DE L'AUTHENTICITÉ DE PIÈCES CONTESTÉES. DIX PETITS (ET PLUS GROS) SCARABÉES RAPPELLENT LES ORIGINES DE LA COLLECTION ÉGYPTIENNE DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE.

1 Scarabée de cœur inscrit du chapitre XXX B du *Livre des Morts*. Dos. Pierre dure noirâtre à reflets verts [?], 5,4 x 3,8 cm. MAH, inv. D 197.

Les numéros d'inventaire attribués aux collections archéologiques présentent des formulations étranges, multipliant les préfixes, et n'ont de fait aucune homogénéité. Ils ne facilitent pas la citation des objets par des chercheurs ou par des éditeurs qui n'auraient pas été initiés aux arcanes de leur « genèse ». En revanche, pour qui s'intéresse à l'histoire des collections, ces indicateurs deviennent de précieuses informations pour restituer le parcours d'un objet ou pour apprécier son authenticité. Encore faut-il parfois démêler l'écheveau... Ainsi en va-t-il des collections égyptiennes pharaoniques, dont les premières pièces parvenues dans notre cité gagnèrent ce qui était alors la Bibliothèque de l'Académie, en 1749 (main de momie, aujourd'hui non identifiable) et en 1766 (petit sarcophage en bois peint, inv. D 236), avant d'être transférées, dès sa création en 1818-1820, au Musée académique.

Les acquisitions, relativement nombreuses, furent dès lors plus ou moins bien signalées dans les procès-verbaux de la Commission du musée et répertoriées ensuite, avec un délai difficile à estimer, dans un registre idoine – de moins en moins bien tenu au fil du temps. Elles y furent aussi sommairement que consciencieusement décrites en une ligne, selon les connaissances de l'époque, avec indication de la matière et du nom du donateur, mais sans dimensions. Les « entrées » groupées étaient au demeurant fréquentes. Ainsi, les listes s'allongèrent avec les années, sans qu'on songeât alors à doter chaque artefact d'un numéro spécifique. Parallèlement, on avait pour habitude de coller sur l'objet une étiquette reprenant ces informations[1] dont beaucoup s'envolèrent avec le temps, à la suite du dessèchement de l'adhésif, ou furent détruites pour ne pas porter préjudice à l'esthétique de l'œuvre !

La tâche quasi titanesque d'entreprendre un inventaire moderne revint à Hippolyte Jean Gosse (1834-1901 ; fig. 2 et 3), en charge des collections de 1864 à sa mort. Il les répartit par civilisations ou par grandes phases culturelles, chacune identifiée par une lettre majuscule, et numérota ensuite les items selon un ordre continu. L'Égypte reçut ainsi le préfixe « D », qui intégrait les objets pharaoniques ou coptes, voire gréco-romains. Les collections gagnaient en clarté et devenaient de la sorte assez facilement identifiables, même si cet arbitraire eut pour conséquence que des objets égyptiens ou égyptisants découverts à Chypre furent classés sous « P », ou que des outils paléolithiques provenant des rives du Nil naviguèrent des préfixes « A » à « D », sous lequel ils furent finalement transférés. Les numéros nouveaux furent portés sur les objets et autant de registres que de préfixes attribués furent ouverts. Pour réaliser son entreprise – et notamment identifier les donateurs –, il ne fait aucun doute que Gosse et ses collaborateurs passèrent beaucoup de temps à dépouiller les archives du Musée académique. Curieusement, aucune dimension ne fut relevée.



Parallèlement, les collections du Musée Fol, indépendantes de celles des autres musées municipaux ou cantonaux, conservèrent leur propre inventaire et, aujourd'hui encore, les œuvres qui en proviennent sont précédées du préfixe « MF ».

En 1901, alors que le Musée d'art et d'histoire était en gestation, il fut décidé d'adopter une numérotation continue pour l'ensemble des collections archéologiques. Ainsi, les 48 premiers numéros se trouvèrent chevaucher les pièces égyptiennes D 1267 à D 1314, enregistrées la même année, puis le comput se poursuivit normalement, si l'on excepte quelques rares œuvres qui – sans raison évidente aujourd'hui – gagnèrent parfois une seconde identité. Les petits objets transférés plus tardivement du Musée des arts décoratifs (ou du Musée Ariana) furent intégrés aux collections et pourvus d'un nouveau numéro qui se conformait au catalogue général.

La dernière modification importante date de 1997 : à partir de cette année-là, les numéros d'inventaire sont formés selon le principe « A + année [à quatre chiffres] + numéro d'ordre dans l'année », la lettre « A » abrégeant en l'occurrence le lexème « archéologie ».

En analysant l'« inventaire Gosse »

Comme il convient pour des collections en constante évolution, ce registre progresse chronologiquement. Les deux premières entrées sont deux donations (une statuette funéraire et un Osiris en bronze), datées respectivement du 16

PAGE DE GAUCHE
2 Photographe anonyme, *Portrait d'Hippolyte Jean Gosse*. MAH, archives du domaine archéologie.

Ci-CONTRE
3 *Hippolyte Jean Gosse d'après une caricature d'époque.*
Passionné de préhistoire, Gosse était également professeur de médecine légale. MAH, archives du domaine archéologie.

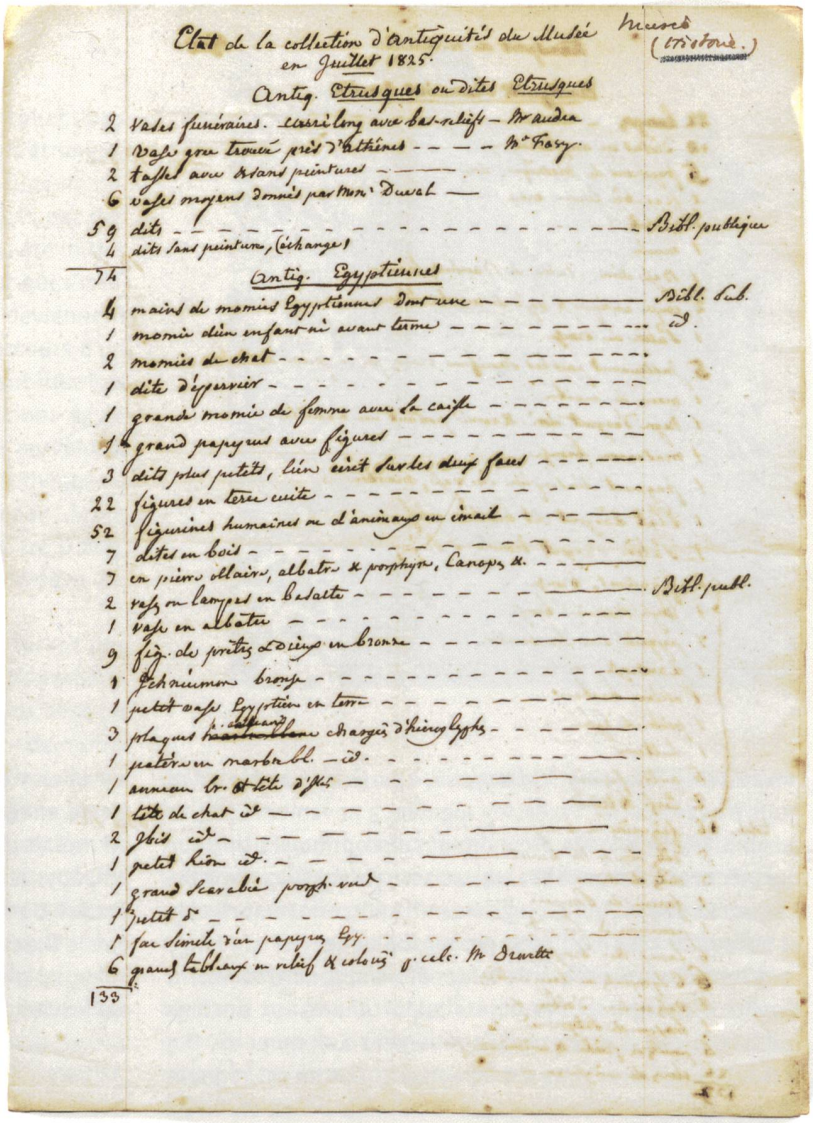
novembre et du 4 juin [*sic*] 1867, puis, à partir du numéro D 243, nous trouvons une succession logique : 3 novembre 1868, 11 janvier 1869, 6 juin 1870, etc., non sans discontinuités, puisque des pièces acquises en 1869 apparaissent à leur suite, de D 286 à D 341. La mise à jour du registre initié entre novembre 1867 et novembre 1868 n'est donc pas quotidienne.

L'intérêt est toutefois de tenter de comprendre comment s'opère l'inscription des objets appartenant aux anciens fonds, qui correspondent naturellement aux numéros D 3 à D 242. L'inventaire Gosse ne suit pas l'ordre du registre du Musée académique, puisque le numéro D 242, en fin de liste, est attribué à la momie de Tjesmoutpert offerte à sa ville natale par Pierre Jean Fleuret en 1824, soit l'un des plus anciens fleurons de la collection. Inversement, la figurine funéraire D 4, que cette désignation pourrait faire passer pour l'un des premiers objets à avoir rejoint nos collections, est un faux relativement grossier, tels qu'on peut les voir apparaître auprès d'antiquaires peu scrupuleux dès la seconde moitié du XIXe siècle, mais qu'on ne connaissait guère au moment où Champollion déchiffrait enfin les hiéroglyphes, période qui correspond grosso-modo à celle de la création du Musée académique.

Un examen plus attentif permet de reconstituer la démarche de Gosse. Il a d'abord classé les objets acquis avant 1867 par type et fonction, parfois par matière, les a numérotés, avant de rechercher d'éventuelles informations archivistiques sur leur origine. Les figurines funéraires (D 3 à D 45) sont suivies des stèles (D 46 à D 55)[2], des vases canopes ou rituels (D 56 à D 59) et du cercueil de Tjesmoutpert (D 60, séparé donc de sa dépouille, inv. D 242). De D 61 à D 118 sont répertoriées les amulettes, puis les bronzes (D 119 à D 149), des objets en pierre, en terre cuite ou en terre émaillée (D 150 à D 185) – dont on ne sait pas toujours ce qui les distingue des amulettes – les papyrus (D 186 à D 192), un moule (D 193) et des scarabées (D 194 à D 203), enfin les objets de parure (D 204 à D 213), avant que la liste ne perde sa cohérence en reprenant sans doute quelques pièces oubliées précédemment. Le tout se termine par les momies (animales ou humaines, D 236 à D 242).

Une question arithmétique...

Les scarabées sont peu nombreux (dix au total) dans l'inventaire de Gosse, ce qui surprend compte tenu de la popularité de ces objets en Égypte ancienne et dans les collections conservées de par le monde. L'un d'eux, en « terre émaillée » (D 196 ; fig. 5), est signalé comme un don de M. Galopin. Correspond-il au « petit scarabée » porté au registre comme une libéralité de ce concitoyen envers le jeune Musée académique en 1820 déjà ? Les procès-verbaux lui attribuent certes « quelques idoles également égyptiennes » en date du 26 avril 1823 et nous retrouvons, sans indication du donateur, la présence d'un « petit scarabée en [porphyre vert] » dans un état de la collection d'antiquités (fig. 4) dressé en juillet 1825 par Henri Boissier (1762-1845). Toutefois, long de 5 cm et large de 3,4 cm, le scarabée D 196 ne peut être qualifié de « petit », même en tenant compte des connaissances de l'époque. En effet, Boissier s'était chargé dès 1822 d'établir les catalogues de la collection de Pierre Jean Fleuret, entreposée au musée, que son propriétaire – un négociant genevois qui avait roulé



Etat de la collection d'antiquités du Musée en Juillet 1825.

Antiq. Etrusques ou dites Etrusques

2 vases funéraires. carrilong avec bas-relief – Mr Audra
1 vase gros trouvé près d'Athènes – – – Mr Fossy.
2 vases avec grands peintures –
6 vases moyens donnés par Mr Duval –
59 dits – – –

scarabée porphyre vert » inscrit dans l'« état de la collection » de juillet 1825 et très vraisemblablement l'un des « grands » scarabées de la collection Fleuret, seul collectionneur à avoir déposé des antiquités égyptiennes au musée. Il subsiste néanmoins une difficulté, car ce n'est qu'à partir du 28 janvier 1822 que la présence des collections Fleuret peut être attestée dans notre ville. La solution tient sans doute à la rédaction du registre : en effet, celui-ci indique systématiquement la date de 1820 (constitution effective du Musée académique) pour toutes les premières acquisitions, avant de passer à 1824 ! Ainsi, les libéralités du général Minutoli sont consignées dans les procès-verbaux en automne 1823, alors que le papyrus éponyme et d'autres artefacts sont enregistrés sous le millésime 1820 dans le registre. Il est ainsi manifeste que la rédaction de ce dernier fut entreprise *a posteriori*. Le scarabée D 197 semble donc bien provenir de la collection Fleuret.

Tout compte fait, on dénombre ainsi neuf scarabées dans la documentation du Musée académique, alors que l'inventaire Gosse en recense dix. Il n'est certes pas impossible qu'une acquisition somme toute « mineure » n'ait pas laissé de trace (ce qui est paradoxalement le cas de la stèle D 49, qui n'apparaît pas avant l'inventaire de 1867-1868, ainsi que d'une centaine d'autres objets). Il vaut toutefois la peine de poursuivre la réflexion sur les questions que posent encore les deux scarabées D 196 et D 197.

Deux scarabées qui intriguent

Pour conclure cette notule, il me paraît en effet intéressant de revenir sur la question du scarabée D 196, attribuable à la Basse Époque, lui aussi très grand, et pour lequel nous avons noté les contradictions entre les diverses sources (« petit »/ *vs* taille réelle). Il est possible d'explorer une autre piste, celle de la matière. L'inventaire Gosse précise « terre émaillée », expression traduite par « céramique siliceuse bleu-vert » dans l'inventaire moderne, et qui désigne un matériau plus communément appelé « faïence égyptienne », quand bien même sa glaçure est quelque peu passée. Rien de semblable n'est

6 Scarabée de cœur inscrit du chapitre XXX B du *Livre des Morts* (plat). Pierre dure noirâtre à reflets verts [?], 5,4 x 3,8 cm. MAH, inv. D 197.

décrit dans le registre du Musée académique, ni dans l'« état de la collection » de 1825. Mais les procès-verbaux, qui relatent le « développement » de la momie de la dame Tjesmoutpert, recopient en date du « lundi 16. Aoust 1824 » : « Le réseau ou filet en grains d'une composition analogue à la porcelaine & qui se réunissoit à un scarabée de la même matière fixé sur la poitrine & qui paroit avoir enveloppé tout le corps ayant été tout à fait brisé en route avoit déjà été enlevé, ainsi que quelques fragmens [*sic*] d'une espèce de couronne en feuilles d'olivier cousues qui avoient été trouvés dans le cercueil. » On en déduit facilement que la résille de perles en « faïence » avait été réduite en miettes, mais d'où tire-t-on l'information qu'un scarabée de même matière figurait sur la poitrine ? du témoignage oral de Fleuret, présent lors de l'« autopsie » ? des débris et autres menus objets recueillis au fond de la cuve du cercueil ? Ces éléments pourraient-ils avoir été conservés séparément, avec les tissus qui entouraient le corps, et portés tardivement à l'inventaire dans le cas de ce scarabée ? Les indices sont ténus, si ce n'est hypothétiques, mais compatibles avec la datation proposée pour le mobilier de Tjesmoutpert et avec les six perforations qui permettaient de le coudre sur une toile ou de l'intégrer à une résille ; il serait dommage de les négliger en l'état de la documentation. Il s'agirait alors du dixième scarabée, apparu dans l'inventaire Gosse, alors que les documents du Musée académique, de quarante ans antérieurs, n'en mentionnaient que neuf – sous réserve que deux d'entre eux aient alors été grossièrement identifiés.

L'authenticité du scarabée D 197 a été contestée par Irène Vodoz lors de la publication du catalogue qu'elle consacrait à ce matériel en 1978[5], sans argumentation. Ses doutes paraissent reposer sur l'épigraphie quelque peu bâclée – il est vrai – du texte qui recouvre le plat de l'insecte (fig. 6). On y reconnaît pourtant sans peine les éléments de la formule XXX B du *Livre des Morts*, habituelle sur ce type de mobilier (scarabée de cœur) qui se plaçait sur le thorax des momies et qui encourageait le cœur (conscience) à ne pas témoigner contre le défunt lors du jugement des morts face à Osiris. Or, si cet objet est bien l'un des « grands scarabées » de la collection Fleuret, comme proposé *supra*, il aurait été impossible de « produire » (et même de « reproduire ») un tel texte avant janvier 1822, puisque Champollion ne redécouvrit la clé des hiéroglyphes qu'à l'automne de la même année. Ceci plaide bien évidemment en faveur de son authenticité. |

Notes

1 Un seul exemple est encore conservé aujourd'hui (vase D 230).

2 Il est intéressant de noter des changements d'écriture, et donc de copistes, selon les catégories d'objets.

3 On rappellera au passage que la plupart des objets pharaoniques offerts par les mécènes genevois au Musée académique ont été acquis par eux auprès de Pierre Jean Fleuret avant d'être remis à l'institution.

4 Dans le registre, il avait d'abord été indiqué « M. Galopin », avant que cette information ne soit biffée, preuve d'une certaine difficulté dans l'attribution du don de ces petites pièces.

5 Irène Vodoz, *Les Scarabées gravés du Musée d'art et d'histoire de Genève*, *Ægyptiaca Helvetica* 6, Genève – Bâle 1978, F 16.

REMERCIEMENTS
à Didier Grange et ses collaborateurs, Archives de la Ville de Genève.

ADRESSE DE L'AUTEUR
Jean-Luc Chappaz, conservateur en chef, Musée d'art et d'histoire, Genève, jean-luc.chappaz@ville-ge.ch

SOURCES

Archives de la Ville de Genève

AVG Maca.B.1 : *Registre d'entrée des objets d'Antiquités, Statistique, médailles, &c au Musée Académique.*

AVG Maca.A.1 : *Procès-Verbaux de la Commission du Musée (I), 1 Septembre 1818 à 18 Mai 1822.*

AVG Maca.A.3 : *III MUSÉE ACADÉMIQUE, Registre des Finances du 4 juin 1825 au 1er Sept 1830.*

Bibliothèque de Genève, Département des Manuscrits

Ms. suppl. 1780 dossier 4 (fos 1-7) (papiers Henri Boissier).

Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève, domaine archéologie

Henri Boissier, *État de la collection d'antiquités du Musée en Juillet 1825.*

CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS
MAH Genève, B. Jacot-Descombes (fig. 1, 6) ; A. Arlotti (fig. 5) ; domaine archéologie (fig. 2, 3, 4).

SUMMARY

A look at inventory records: a tale of ten bugs

The study of old inventories—and their documentation—can often help in finding the provenance of objects or validating the authenticity of disputed items. Ten small (and not so small) beetles evoke the origins of the Musée d'Art et d'Histoire's Egyptian collection.